

« J'ai perdu le *Temps retrouvé*... » ou ce que Proust fait à ses relecteurs
 extrait de [Relire : enquête sur une passion littéraire](#), de Laure Murat, Flammarion, 2015
 que nous avons lu en [juin 2016](#) dans le groupe

L'Italie a Dante, l'Espagne Cervantès, l'Angleterre Shakespeare, l'Allemagne Goethe, mais la France, quel est son « *grantécrivain* » ?, entend-on souvent. Proust, répondent les relecteurs à l'unisson, du moins près de 24,6 % d'entre eux. Ce chiffre a été incidemment corroboré par une émission de radio, *Des idées sous les platanes*, diffusée sur France Culture à l'été 2014. À la fin de l'entretien hebdomadaire, Xavier de La Porte demandait à ses invités de citer « *un texte sans cesse relu* ». Trois interviewés sur quinze (soit 20 %) ont répondu : Proust. L'anthropologue et linguiste Claire Herrens Schmidt a cité *Le Temps retrouvé*, l'écrivain Bernard Carvalho et le graphiste Robert Massin la *Recherche* – le premier avoue ne l'avoir jamais terminée, le second l'a lue pas moins de sept fois.

Si le journaliste avait poussé l'enquête, il aurait sans doute découvert qu'À la recherche du temps perdu provoque des addictions, des comportements et des bizarreries qu'aucune autre œuvre ne produit. On relit Alexandre Dumas comme on relit Jules Verne, on relit Balzac comme on relit Stendhal, ou Claude Simon comme Robbe-Grillet. Les pratiques et les motivations ne sont bien sûr pas toujours les mêmes, mais, en gros, on a l'impression d'avoir affaire au même logiciel de pensée. Avec Proust, il semblerait qu'il faille changer de disque dur, qu'un autre langage se met en place et une autre aventure se construit.

Lorsqu'on demande à Elisabeth Ladenson, auteure de [Proust lesbien](#) (Epel, 2004), quel est le livre qu'elle a le plus relu, sa réponse tombe, placide et gidiennne : « *A la recherche du temps perdu*, hélas. » Elle poursuit :

Non seulement cette œuvre se prête à la relecture, elle semble l'exiger. Ce n'est pas simplement l'effet de la structure en *ouroboros*, le geste de la fin renvoyant au début parce que l'intrigue de base est la narration d'un énorme *writer's block*, raconté et à la fin, potentiellement, surmonté. Il y a aussi plusieurs autres raisons, me semble-t-il. Je vais essayer de les énumérer :

1. La taille de la chose. Il est difficile pour une personne normale (ne pouvant pas se consacrer entièrement à la lecture du roman dans l'absence d'autres activités majeures) de le lire d'un trait ; donc : relecture intermittente.
2. La complexité de la chose. On peut avoir l'impression de ne pas avoir tout saisi ; donc : relecture.
3. La thématique de la relecture affichée dans le roman même. Puisque le narrateur est constamment en train de remettre en cause ses premières perceptions de tout ce dont il fait l'expérience, la relecture globale devient un thème globalement insistant et cela ne peut manquer d'influencer le lecteur.
4. Ce roman est infiniment relisible parce qu'il contient trop de thèmes pour en rendre compte au premier coup. Comme Barthes l'a si bien dit, on ne saute jamais les mêmes passages, et il est vrai de même que l'on ne lit pas bien les mêmes passages. Cette œuvre est excessive ; c'est un peu comme *Les Fleurs du mal*, qui sont devenues le *magnum opus* de Baudelaire par l'effet de la censure des six *pièces condamnées* dont la suppression a du même coup supprimé tout ce que l'auteur avait envisagé de produire par la suite ; donc il a fini par tout mettre dans ce recueil. Proust n'a pas été censuré de cette façon, mais tout ce qu'il avait voulu faire – essais sur Sainte-Beuve, sur l'inversion, etc., et puis le grand projet romanesque –, par les effets combinés de l'autocensure et l'intervention de la guerre, a trouvé en fin de compte place dans sa *Recherche*.
5. Un autre élément qui contribue à l'effet de prélecture, mais qui n'a pas été mis en place par l'auteur, serait les appareils paratextuels – index, résumés, concordances – qui sont à la disposition du lecteur, du relecteur, et surtout du prélecteur. Sans eux il serait beaucoup plus difficile de parler de la *Recherche* en détail sans toutefois l'avoir lue en entier. Je me souviens très bien de mes consultations un peu hystériques de tout cela lorsque j'ai entrepris de faire une présentation orale sur le thème de la jalousie dans l'œuvre en général alors que je n'en avais pas vraiment lu beaucoup plus que le premier volume. J'avais l'impression de tricher, mais je conseille toujours ce procédé aux étudiants ; sinon on risque de rester paralysé par l'énormité de la chose.

Une autre observation :

Michael Riffaterre aimait dire (et redire) que la *Recherche* est comme la Bible dans la mesure où on peut l'ouvrir au hasard pour trouver la réponse à sa question. Un jeu de *sortes Proustianae*, donc. C'est vrai, je crois, mais pour que cela marche il faut l'avoir déjà lu.

Toutes ces raisons font de la *Recherche* le livre de la relecture par excellence. Mais quels types de relecture ? L'enquête en indique au moins trois.

Le premier, qui est le plus courant, consiste en une lecture intégrale à la fin de l'adolescence ou au début de l'âge adulte (entre 16 et 25 ans), puis une relecture partielle au cours des âges, soit par extraits (des morceaux ici ou là, au hasard), par tomes isolés, par thèmes (grâce aux résumés de l'édition Clarac qui permettent de naviguer dans l'œuvre) soit par phases (souvent de crises, de dépression ou d'insomnie, comme chez Pierre Pachet). Ces relectures fragmentaires sont celles, par exemple, de François Bon,

Dominique Noguez, Sylvie Granotier, Roger Grenier, Philippe Forest, Michel Onfray, François Noudelmann, Colette Kerber, Tiphaine Samoyault ou encore René de Ceccatty, qui précise : « *La première lecture de Proust m'a procuré un sentiment d'ivresse. J'étais assez jeune (j'avais seize ans [...]), mais assez âgé ou mûr pour comprendre l'enjeu littéraire gigantesque de cette œuvre. Et cette ivresse, fait unique, ne pouvait plus revenir. De même l'ivresse que j'ai éprouvée en lisant pour la première fois (deux années plus tard) Jean Genet. Et dans les deux cas, les relectures sont beaucoup plus intellectuelles, cérébrales, liées à des recherches spécifiques (récemment, par exemple, j'ai relu une partie de la Recherche pour le livre que je viens d'écrire sur Greta Garbo qui devait incarner la Reine de Naples pour un film jamais réalisé par Luchino Visconti). L'ivresse ne sera pas reproduite.* »

Même écho, bien qu'en des circonstances différentes, chez François Bon : « *Je ne saurai jamais retrouver la force d'arrachement ou de vertige qui a été celle de ma première lecture de la Recherche, totalement immersive, cinq semaines de suite à Bombay en 1980, alors que depuis au moins deux ans je bloquais complètement. [...] Après, en fonction de ses propres intérêts de travail, par exemple lire Simondon sur les objets techniques, et vouloir mieux comprendre le pianola ou la lanterne magique l'histoire de l'aviation, on va revenir à Proust de façon plus chirurgicale.* »

Le deuxième type de relecture concerne le groupe le plus mince, qui a lu plusieurs fois l'intégralité de la Recherche et qui y trouve à chaque fois une ivresse renouvelée, différente, approfondie. Geneviève Brisac, Cécile Guilbert, Annie Ernaux, Christine Angot, Marianne Alphant, Eric Aeschmann se sont ainsi plongés deux ou trois fois dans la Recherche, de la première à la dernière phrase, témoignant tous de la même sensation : le livre change, se régénère à chaque lecture. Élisabeth Ladenson avance encore cette explication : « *Les très bons livres donnent l'impression d'évoluer, sans doute pour la raison citée par Proust lorsqu'il compare le roman à un instrument d'optique pour mieux se lire. Les mauvais changent différemment ; ils dévoilent la vérité de leur manque d'intérêt.* » Jacques Dubois, que le texte proustien surprend à chaque relecture, comme si des passages avaient été subrepticement ajoutés, invoque Barthes et sa défense de la « *lecture plurielle* », polysémique, qui nous donne cette impression de continuelle régénération. La psychanalyste Sabine Prokhoris résume le phénomène en une très jolie formule : « *Les très bons livres ne s'épuisent jamais, ils se transforment. C'est le lecteur qui s'épuise.* » Même Jean-Yves Tadié, maître d'œuvre de l'édition dans la Pléiade, qui est un cas un peu à part et qui avoue aujourd'hui résister à une sixième relecture intégrale de la Recherche, reconnaît y trouver toujours quelque chose. Sans doute parce que, dit-il, « *la Recherche est un des très rares livres qui répond à tout : la mort, le temps, mais aussi des choses extrêmement précises, comme la botanique. Une étude vient par exemple de montrer que Proust ne cite pas moins de 250 plantes dans La Recherche* ».

Ces relectures extensives et répétées du grand cycle proustien correspondent aussi à des phases dans la vie intime du lecteur et à des préoccupations liées à l'âge et au temps (qui s'en étonnera ?). « *J'ai lu deux fois la Recherche intégralement, dit Camille Laurens. À 20 ans, j'ai surtout été sensible à l'analyse psychologique, à 40, j'ai davantage perçu l'ironie et l'humour.* » Evelyne Bloch-Dano évoque un autre parcours : « *La première fois, je l'ai lu à 18 ans, comme un polar, un roman de plage. J'étais partie au Portugal avec trois amis et on le lisait dans une collection de poche, à tour de rôle. C'est moi qui avais commencé et, à partir du deuxième volume, il a fallu lire assez vite parce que les autres trépignaient pour connaître la suite. Le comique du livre, surtout, nous sautait aux yeux. On se répétait les blagues de Cottard et on adorait ça. Mais la Recherche a surtout modifié profondément l'idée que je me faisais de l'amour. Cela a été pour moi une façon de sortir du romantisme. J'ai relu la Recherche vers l'âge de 35 ans, plus lentement et plus soigneusement. Je me suis intéressée à la construction du livre, au retour des personnages, à des éléments plus formels. J'ai consacré une troisième relecture, beaucoup plus ciblée, une quinzaine d'années plus tard, lorsque j'ai écrit la biographie de la mère de Proust.* »

Entre ces deux types de relecture, il y en a un troisième que j'appellerais de butinage primordial. Les (re)lecteurs ne précisent pas toujours s'ils ont lu la Recherche en entier, mais assurent en avoir relu de nombreux passages. C'est là l'une des singularités de l'œuvre de Proust : être abordée par contournements. J'ai un jour entendu Jean-Yves Tadié comparer ce phénomène à ces scènes de westerns hollywoodiens, où l'on voit les Indiens encercler le fort yankee et tourner autour indéfiniment. Il y a fort à parier que cette stratégie de piétinement devant la citadelle imprenable est suscitée par la peur d'entrer dans le vif d'un sujet intimidant et saturé de commentaires, qui a fini par faire de Proust une manière de vache sacrée. « *La Recherche m'accompagne depuis mes 25 ans, écrit Philippe Claudel [qui en a aujourd'hui 53], mais je ne l'ai toujours pas terminée, loin de là, car je reviens sans cesse en arrière, un peu sur le mode, trois pas en avant, deux pas en arrière. Je pense que je mourrai avant de l'achever. Il me semble même que je ne peux que mourir avant de l'achever. Le contraire serait presque sacrilège à mes yeux.* »

Jean Echenoz, lui, pointe un autre rapport au texte : « *J'ai passé 40 ans à me promener dans l'édition en trois volumes de la Pléiade, que je lisais par petits bouts. Il y a deux ou trois ans, j'ai pris le premier volume et j'ai lu la totalité de l'œuvre dans sa continuité pour la première fois. Si bien que je peux dire que je l'ai lu après l'avoir relu.* » Contrairement à une idée trop répandue, c'est donc la relecture qui conduit à la lecture et non l'inverse. Mais pour l'œuvre de Proust, exclusivement. Aucun autre auteur n'a mérité cet hommage paradoxal.

Ces trois types de relecture ne sont bien sûr pas exhaustifs. On s'étonnera peut-être de ne pas trouver le modèle du relecteur compulsif, qui relit la *Recherche* tous les étés. Pierre Assouline est ce cas unique parmi les intervenants. Mais cette activité a un revers, pour quelqu'un qui doit lire d'innombrables nouveautés : « À la recherche du temps perdu est le seul livre que je relise régulièrement. Sa relecture en vacances exclusivement me procure un bonheur sans mélange ; je me sens intelligent, ce qui est une sensation rare ; et j'en profite pour renouveler mon stock lexical. Les autres, je ne fais que les reprendre partiellement, de manière fragmentaire, quand j'y cherche quelque chose. »

À ces singularités caractérisant la relecture de Proust, s'ajoutent des particularismes. Ils touchent d'abord l'aspect matériel du livre, l'édition, la collection. Marike Gautier, directrice des éditions Le Passage, a lu cinq fois la *Recherche*, à chaque fois dans une édition différente (dans la Blanche, dans l'édition illustrée par Grau-Sala, dans les deux Pléiade, en poche). Certains déclarent à l'inverse ne pas pouvoir lire Proust dans une autre édition que leur édition favorite. Pour le critique Olivier Barrot, lire la *Recherche* en Quarto « est une expérience autant physiologique qu'intellectuelle » dont il ne pourrait se passer. Evelyne Bloch-Dano, qui n'attache d'ordinaire aucune importance à ces questions bibliophiliques, reconnaît avoir développé un fétichisme pour l'édition du Livre de poche. « Hélas, confie-t-elle en s'excusant de ce chiasme sémantique dans un sourire, un jour, j'ai perdu Le Temps retrouvé. » Elle s'est alors résignée à relire le titre en Folio, mais elle a été définitive : « C'est moins bien. » Aujourd'hui, Evelyne Bloch-Dano doit se contenter du seul premier volume de sa collection favorite. Trois mois après m'avoir accordé l'entretien pour *Relire*, un incendie a ravagé une partie de sa maison et de sa bibliothèque. Tous les volumes de la *Recherche* ont péri, sauf *Du côté de chez Swann*, vestige carbonisé, mais toujours consultable. Les volumes de la Pléiade ont, eux, été sauvés par la double protection de l'étui et de la jaquette. Précisons que lorsque l'incendie s'est déclaré, Evelyne Bloch-Dano était à la campagne et regardait l'émission « Spécial Proust » de la Grande Librairie, à laquelle elle avait participé.

Si je cite ces détails, c'est qu'ils me semblent très symptomatiques du rapport qu'entretiennent le hasard, la coïncidence, et l'inconscient des lecteurs avec l'œuvre de Proust. Evelyne Bloch-Dano est l'auteure d'une biographie de la mère de Proust ; il se trouve quelle est aussi l'auteure d'un récit sur sa propre mère, atteinte de la maladie d'Alzheimer, autre forme de perte du temps retrouvé. Ces échos entre l'œuvre proustienne et la vie intime de ses (re)lecteurs sont beaucoup plus fréquents qu'on pourrait le croire. Autre exemple : Geneviève Brisac, vers l'âge de 20 ans, comprend mal que son petit ami de l'époque parte l'été sans elle, mais avec « un ami » (qui était selon toute probabilité son amant). Elle n'a saisi que des années plus tard pourquoi, cet été-là, seule à Paris, elle avait décidé de lire la *Recherche* en commençant, ce qui est inhabituel, par *Sodome et Gomorre*. Proust ou l'inconscient révélé. Une expérience qui fait écho à celle de Sabine Prokhoris : « Un jour, vers l'âge de 37 ans, alors que je m'apprêtais à quitter quelqu'un sans le savoir encore tout à fait, je me mets à relire *La Fugitive*, en entier. Deux mois plus tard, je faisais mes valises et je déménageais. » Quant à la romancière et scénariste Cécile Vargaftig, elle entamera la lecture continue de la *Recherche*, jusque-là abordée par fragments, à l'occasion d'un séjour à l'hôpital, où l'avait menée une très grave crise d'asthme – maladie proustienne par excellence.

Cette série d'histoires, pour anecdotique qu'elle soit, révèle ce qui me semble constituer peut-être la plus grande singularité de la relecture proustienne : l'identification symbolique. On se souvient que Lacan, dans son *Séminaire IX*, distinguait l'identification imaginaire (par reconnaissance de la forme du corps dans le miroir) et l'identification symbolique (qui se fait au travers de la nomination par l'Autre et par le « je », qui permet de dire : « je suis Untel »). Lire, relire Proust, provoque à tous les stades cette identification symbolique. Des premiers exemples jusqu'aux derniers, il n'a en réalité été question que d'être nommé ou de se nommer : depuis « je suis écrivain » à « je suis asthmatique » (voire les deux), la *Recherche* détermine systématiquement la nomination ou l'autonomination individuelle, instaurant entre le lecteur-relecteur, l'auteur et l'œuvre un lien sans autre équivalent parmi les témoignages recueillis.

Qu'il me soit permis d'en ajouter un pour conclure : le mien. Je viens d'une famille où Proust était reçu comme « le petit journaliste qu'on mettait en bout de table ». Toute mon adolescence, j'ai entendu parler des personnages de la *Recherche*, persuadée qu'ils étaient des oncles ou des cousines que je n'avais pas encore rencontrés, dont on rapportait les bons mots exactement comme on citait les saillies dans les dîners en ville de personnes réelles avec lesquelles il m'était impossible de les distinguer ; j'ai vu des duchesses illettrées se moquer du snobisme de Proust et de sa fascination pour l'aristocratie ; j'ai entendu, en passant, des propos antisémites et homophobes, dans la bouche de gens très distingués qui passaient leur temps à fustiger la vulgarité de Madame Verdurin et célébrer le goût exquis « d'Orlane ». J'ai fini, vers l'âge de vingt ans, par lire la *Recherche*. Et là, je n'ai pas eu l'impression de la relire, trompée par ce discours qui précède l'œuvre, mais de relire, sous un autre jour, le réel qui m'entourait. L'énorme supériorité de Proust par rapport à une classe sociale infatuée et inculte m'a saisie de façon inoubliable, en me révélant la plus libératoire des identifications symboliques, qui se vérifiera à toutes mes relectures : les gens qui m'entouraient n'existaient pas ; ils étaient, stricto sensu, des personnages de Proust. Et ce qui achevait de m'en convaincre, c'est qu'ils ne s'en rendaient même pas compte.

Après une première partie qui expose l'origine (personnelle) du livre et une étude des réponses au questionnaire ci-dessous, Laure Murat approfondit le rapport à la relecture de 20 écrivains : Marianne Alphant, Christine Angot, Stéphane Audeguy, Patrick Chamoiseau, Éric Chevillard, Julia Deck, Agnès Desarthe, Jean Echenoz, Annie Ernaux, Philippe Forest, Cécile Guilbert, Bernard Hoepffner, Luc Lang, Linda Lê, Céline Minard, Dominique Noguez, Oliver Rolin, Tiphaine Samoyault, Philippe Sollers, Cécile Wajsbrot.

Questionnaire utilisé pour le livre

transmis à 200 « grands lecteurs », « pour la plupart écrivains et gens du livre ». 50% ont répondu.

1. La première expérience de la relecture vient de l'enfance. Soit que l'enfant réclame qu'on lui lise chaque soir la même histoire, soit qu'il lise lui-même à répétition le même livre. Quelle a été votre expérience d'enfant de la relecture ? Quelle était, selon vous, la nature de la jouissance procurée par cette habitude ?
2. Parmi les mots suivants, quel serait celui qui vous semble le mieux définir votre expérience de la relecture ?
 - Répétition
 - Reprise
 - Réinterprétation
 - Redécouverte
 - Refuge
 - Autre (préciser) :
3. Pourriez-vous décrire votre pratique actuelle de la relecture, si possible en partant d'exemples précis ?
 - pourquoi relisez-vous ?
 - relisez-vous parce que vous avez oublié un livre, ou parce que vous vous en souvenez ?
 - quel est le livre que vous avez le plus relu ?
 - avez-vous des titres de prédilection que vous relisez par exemple chaque année ou auxquels vous revenez régulièrement ?
 - avez-vous aimé un livre à la première lecture pour ne plus l'aimer à la seconde (ou l'inverse) et pourquoi ?
 - à partir d'un exemple précis, pourriez-vous décrire ce que vous avez trouvé ou compris à la deuxième (ou énième) lecture d'un livre, qui vous avait échappé à la première ?
 - généralement perçue comme un moyen d'approfondir le sens d'un texte, la relecture, induisant une répétition parfois aveuglante, peut-elle aussi se confondre selon vous avec une perte de sens ?
4. Relire de la poésie, un roman dont on a oublié l'intrigue, un essai où l'on veut vérifier un point théorique, un texte sacré relève de processus très différents. Pourriez-vous rapporter les différences que vous avez notées entre ces diverses expériences et spécifier le type de relecture que vous affectionnez en particulier en précisant pourquoi ?
5. La pratique de la relecture chez un professeur de littérature, un comédien, un écrivain ou un éditeur relève de motivations très différentes. Pourriez-vous décrire votre expérience de la relecture dans le cadre spécifique de votre ou vos activités professionnelles ?
6. Pourriez-vous comparer l'expérience de « relire un livre » à « revoir un tableau », « réécouter un disque » ou « revoir un film » ?
7. **Certains livres se prêteraient davantage à la relecture que d'autres. Avez-vous par exemple une pratique spécifique de relecture liée à la Recherche du temps perdu et, si oui, laquelle ?**
8. Relire est une pratique qui est souvent invoquée par rapport aux « classiques ». Si bien que relire empêcherait souvent de découvrir des nouveautés. En ce sens, diriez-vous que la relecture est un acte conservateur qui s'oppose à la lecture ?
9. Le plaisir de relire se compose (au moins) de deux données qui se croisent : retrouver (ce qu'on connaît déjà) et découvrir (ce qui nous avait échappé). C'est aussi une double mise à l'épreuve du temps, du texte et de soi. Cherchez-vous, dans la relecture, le lecteur/la lectrice que vous étiez ?
10. Peut-on « se » relire ?